

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°47 – octobre-novembre 2013

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Vie de Novalis

Par Albert Garreau

Bien qu'apparentés au célèbre ministre prussien, les Hardenberg étaient pauvres. Le père du poète, Henri-Ulric-Erasme, étudia à Göttingue pour devenir fonctionnaire, puis faire campagne durant la guerre de Sept ans. Après son licenciement, il s'installe dans un village du pays de Mansfeld, Oberwiederstedt, où il possède un grand manoir délabré, reste d'un couvent sécularisé à l'époque de la Réforme. En 1769, une épidémie de petite vérole emporte la jeune femme qu'il venait d'épouser par amour. Cette mort lui paraît comme un châtement du ciel, une juste punition de ses débauches et de ses excès de jeunesse. Il se « réveille », c'est-à-dire se convertit au piétisme le plus austère. Dès l'année suivante, il épouse en secondes noces, une orpheline, de ses parentes, Auguste-Bernardine de Bölzig, que sa mère avait recueillie par pitié. Timide, pauvre et pieuse, la jeune femme accepte la vie de pénitence que son mari impose à toute la maisonnée. Elle lui donne onze enfants. Mais ceux-ci sont malades, sans doute tuberculeux comme leur mère ; à l'exception d'un seul, ils mourront très jeunes. Georges-Frédéric-Philippe qui signera Novalis, naît le 2 mai 1771 ; il est l'aîné des garçons.

Le château d'Oberwiederstedt appartient encore aujourd'hui [années 1950] à la famille Hardenberg. La chambre natale du poète, avec son alcôve sombre et humide, a été conservée intacte. Ici comme à Combourg, un vieillard bourru fait régner la terreur. Mais ce n'est pas la majesté ni la tristesse opaque du château breton. A Oberwiederstedt, l'ancien bâtiment conventuel est de plain-pied avec la route : deux étages en retour d'équerre, écrasés par d'énormes toits de tuiles, et une tour hexagonale qui ressemble à un colombier. Le parc, qui possède quelques beaux arbres, une allée de tilleuls et un étang désert, est sans doute le théâtre des jeux de Frédéric et de ses deux frères, Erasme et Charles. L'éducation est sans raffinement ni mollesse. Il semble même que ces hobereaux pauvres soient encore des rustres. L'austérité du père offre des intermèdes inattendus : le poète Louis Tieck raconte qu'étant en visite chez les Hardenberg, il entendit tout à coup dans la chambre voisine un grand remue-ménage, une bousculade de meubles heurtés, accompagnée de jurons. Comme il s'inquiétait, les hôtes lui

répondirent sans émotion : « Ce n'est rien, c'est le maître de céans qui fait la conférence spirituelle aux domestiques. »

Le vieil Hardenberg s'était affilié à la communauté des frères moraves. Le piétisme, réaction contre les tendances rationalistes et autoritaires du luthéranisme officiel, avait eu grand succès auprès de la noblesse de province. Le comte Zinzendorf, principal apôtre de la tendance, ne voulait connaître d'autre dogme que Jésus crucifié ; il rêvait de réunir toutes les confessions chrétiennes en un seul corps mystique ; ses exhortations, ses pratiques, ses prières s'adressaient à l'imagination et au cœur et n'avaient d'autre but que la recherche d'une familiarité toujours plus tendre avec la personne du Christ. Ses poèmes spirituels expriment un quiétisme, qui verse fréquemment dans la puérité. Cette atmosphère religieuse sera celle de Novalis durant toute sa vie.

Le jeune Frédéric, longtemps maladif, aurait été le préféré de sa mère. Il ne paraît pas souffrir de la misanthropie paternelle. Son enfance ne connaît pas de dégoûts, de terreurs ou de révoltes. Il forme une douce et aimable alliance avec ce qui l'entoure, êtres et choses, avec les siens, avec la mort qui les frappe sans ôter l'espérance, resserrant l'union des survivants. Sans doute, dans sa vieille maison, il imagine déjà le passé. Les nonnes, qui se glissaient autrefois par les couloirs et les chambres, il essaie de les suivre jusqu'à la place effacée de leurs tombes. *La ballade des morts* doit s'enraciner à ses plus lointains souvenirs. Elle a pour cadre « un monastère des plus merveilleux, une entrée du paradis » (Tra. Polti et Morisot) :

« Or ça, louez donc nos fêtes silencieuses, nos jardins et nos chambres, l'arrangement commode de nos demeures, tout ce que nous possédons... Il ne se plaindra jamais, il ne voudra jamais partir, celui qui à notre table, s'est une fois assis. Plus de gémissements, plus de plaies désormais, ni de larmes à essuyer, le sablier des heures s'écoule ininterrompu. Le ciel bleu et sans nuages règne dans l'âme profondément émue par la bonté divine et abîmée dans une vision bienheureuse ; de longs vêtements flottants nous emportent par les prairies du printemps ; dans ce pays ne souffle nulle brise âpre ou froide – Ah ! Doux charme des minuits, cercle silencieux des puissances mystérieuses... – C'est maintenant que l'amour est devenu la vie. Aussi intimement que les éléments entre eux, nous mélangeons les flots de nos existences, cœur bruissant contre cœur. Les flots

se séparent avec ardeur, car la bataille des éléments, c'est la vie suprême de l'amour et le cœur même du cœur... »¹

Et la louange se poursuit : ambiguë comme il arrive plus d'une fois chez Novalis. Devons-nous briser là, conclure avec certains critiques : il s'agit d'un tuberculeux et d'un maniaque, dont l'érotisme mystique ne relève que des médecins ? Certes non ; car ce qui importe, c'est qu'un malade ait été Novalis. Il est nécessaire de connaître ses faiblesses, pour ne pas s'abuser, mais c'est une étrange infirmité que de tout y ramener, que de s'obstiner à découvrir à l'origine des plus belles choses l'action d'un microbe ou d'un vice.

S'il faut en croire les traditions de famille, la sensibilité, l'imagination, l'intelligence de l'enfant se développent très vite. Il aurait lu tous les livres de la bibliothèque paternelle – mais nous ignorons s'ils étaient nombreux et quels étaient leurs titres. Sa mère tombe gravement malade. Il est âgé de douze ans ; son père songe à le confier à une communauté de frères moraves. Mais il est envoyé finalement chez un oncle célibataire, Frédéric-Guillaume de Hardenberg, qui exprime le désir de l'adopter. Ce Hardenberg est commandeur de l'ordre Teutonique, titre qui, en pays protestant, n'implique aucune charge spirituelle. Il réside au château de Lucklum en Brunswick, reçoit beaucoup et manifeste, outre une vanité nobiliaire sans bornes, des prétentions au bel esprit et à l'élégance. Sa bibliothèque est garnie, non plus de traités de théologie et de sermons, mais de philosophes et de poètes, de conteurs à la mode. Après un an de séjour, le commandeur renvoie l'enfant à son père : il craint, écrit-il, que sa maison soit trop libre et trop divertissante pour une jeune âme encore insuffisamment formée. Novalis sera toujours prompt à passer aux extrêmes : on imagine sans peine les menus scandales qu'il aura causés.

Hardenberg, dont les revenus ne suffisent plus aux besoins de sa famille, a obtenu de l'administration prussienne, en 1787, un poste d'inspecteur des salines à Weissenfels, où il s'est installé avec les siens. Il envoie le jeune Frédéric terminer ses études classiques au gymnase d'Eisleben, puis, au cours de l'année 1790, il le fait inscrire à l'université d'Iéna.

[A suivre]

¹ [« Louange donc à nos fêtes tranquilles, / à nos jardins, à notre domicile, / etc. Cf. la notice de Tieck sur la suite d'Henri d'Ofterdingen. Novalis, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1975, I, pp. 226 et suiv.]

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES**



M a r i a

Ich sehe dich in tausend Bildern,
 Maria, lieblich ausgedrückt.
 Doch keins von allen kann dich schildern,
 Wie meine Seele dich erblickt.

Ich weiß nur, daß der Welt Getümmel
 Seitdem mir wie Traum verweht
 Und ein unnennbar süßer Himmel
 Mir ewig im Gemüte steht.

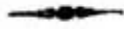
Novalis 2

² [En mille tableaux je Te vois / Marie, adorablement peinte ; /Mais nul ne te saurait montrer / Telle que T'entrevoit mon âme.

NOVALIS

DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).



En 1901 M. Heilborn publiait une autre édition des œuvres de Novalis et, grâce aux sources nouvelles qu'il eut à sa disposition, grâce à un travail de minutieuse comparaison, il donnait enfin au public le texte original et définitif. En même temps sa monographie « *Novalis der Romantiker* » achevait de dégager la biographie du poète de toutes les déformations que lui avaient fait subir la légende ou le parti-pris. « Je ne m'en cache pas – écrivait-il – les dispositions d'âme que Novalis a fait naître et qui ont un nouvel attrait pour nous, sont grosses de dangers pour la littérature et la pensée. Mais précisément pour cela il est nécessaire de les exposer dans leur relativité historique. Et puis ces dispositions éveillent dans notre cœur un je ne sais quoi, comme un air de fête, qui y subsiste à bon droit. Il me semble aussi que Novalis ait une mission à remplir auprès de notre époque. Il revient à nous, pour nous appeler à rentrer en nous-mêmes ».

Cette mission nouvelle du premier romantisme, Mme Ricarda Huch l'a éloquemment exposée dans son remarquable ouvrage : « *Die Blütezeit der Romantik* » (Leipzig, 1901). L'auteur a voulu faire revivre les hommes et les femmes du romantisme ; sous leurs attitudes familières elle a épié les secrets de leur âme ; elle a tracé un tableau brillant de cette société littéraire d'Iéna où, dans le choc des idées jaillissait l'étincelle du paradoxe, elle a évoqué surtout cette

Je sais seulement que le bruit du monde / S'est évanoui, depuis, comme un
 songe, / Et que l'immensité d'un ciel tout de douceur / Ineffable à jamais se
 repose en mon cœur. » *Cantique spirituel*, XV.] Extrait d'un ouvrage consacré à
 l'œuvre du peintre allemand Hans Huber-Sulzemoos, né à Sulzemoos en 1873
 et mort à Munich en 1951, publié à Freiburg i.Br., en 1925.

atmosphère magique, chargée d'effluves subtiles, où les mots fatidiques flamboyaient. Là s'est préparée une « Renaissance pareille à celle du 15^{ème} siècle », là ont été jetées à foison des semences qui commencent à peine aujourd'hui à lever et à se produire au grand jour. « C'est une chose étrange pour le lecteur d'à présent, que de voir combien ces feuilles (de l'Athenæum) ont peu vieilli. Des pensées innombrables s'y rencontrent qui, de nos jours, conscientes de leur nouveauté et de leur singularité, osent à peine s'exprimer en un langage aussi libre, aussi franc qu'alors ». L'émancipation de la femme, la théorie du surhomme, l'esthétique wagnérienne et symboliste, tout s'y trouve à l'avance formulé. On a parlé d'obscurantisme ? Sans doute ce reproche peut s'adresser au romantisme dégénéré, à celui qui a renoncé à la lutte, qui s'est renié lui-même, qui a capitulé en la personne de Frédéric Schlegel – mais non à ces combattants de la première heure, à ces vaillants paladins qui ont livré, avec les seules armes de la pensée, « la grande bataille des esprits sur les rives de la Saale ». – Et pourtant ce livre attrayant est, à plus d'un égard, incomplet et contestable. Nous ne discuterons pas les doctrines philosophiques de l'auteur. Le type mixte de l'« androgyne », dont il est si souvent parlé, est-il bien le type normal et sain de l'humanité future ? Comment définir cette « magie » nouvelle, où se fondent les aspirations scientifiques, philosophiques et religieuses de l'humanité ? Faut-il voir dans la confusion romantique des genres, des arts différents et de leurs moyens d'expression, l'idéal vers lequel s'orientera l'esthétique de, l'avenir ? Ce sont là des problèmes qui dépassent les limites d'un exposé historique. Le principal défaut du livre de Mme Huch – qui en fait aussi un des grands attraits – c'est que l'auteur a voulu écrire sur le romantisme un livre vraiment « romantique », c'est-à-dire pénétré de l'esprit et des méthodes romantiques. Or, un des axiomes fondamentaux de cette philosophie c'est que la poésie et la légende sont plus vraies que la réalité et l'histoire, c'est que le rêve et l'illusion géniale sont préférables à l'observation méthodique et scientifique des faits. Ce principe, défendable en spéculation et en art, aboutit inévitablement dans la pratique à de graves contradictions, dont la pensée et la vie même des auteurs du premier romantisme nous fourniraient plus d'un exemple. – Et ces contradictions apparaissent aussi dans l'étude de Mme Ricarda Huch. Elle nous présente d'abord ces jeunes révolutionnaires, pareils « aux blonds Germains, fiers aventuriers, sûrs de la victoire, portant au cœur l'orgueil sacré de leur coutume et de leur vie, jetant à bas, avec un sourire hautain et méprisant, l'édifice branlant de l'ancienne civilisation ». – Mais force lui est bien de reconnaître que, vus de plus près, ces fougueux conquérants sont de chétifs

personnages, des caractères faibles et indécis. « En cela consiste le manque de virilité (*diese Unmännlichkeit*) qui était propre à la plupart des romantiques ». – Il nous est parlé de leur « optimisme d’aigles » (*Adler-Optimismus*), de leur foi inébranlable, – mais nous voyons bien qu’au fond c’étaient des âmes inquiètes, troublées, incapables d’un effort prolongé, aussi bien dans la production artistique que dans la vie ordinaire. Très justement l’auteur les appelle les « hommes crépusculaires » (*Dämmerungsmenschen*), c’est-à-dire des âmes féminines, un peu malades, qui aiment à s’exalter dans des ivresses factices, à s’isoler dans des paradis artificiels. – Ils ont au cœur un idéal d’amour mystique et d’éternelle fidélité – mais ils se plaisent aux liaisons problématiques et passagères. – Ils ont voulu donner leur « moi » comme contenu à leur art et à leur philosophie mais ce « moi » ils l’ont cherché sans cesse, sans jamais le trouver ; il leur manquait « une habitation aux assises solides » pour abriter leur âme, et leur lyrisme même, comme aussi leur pessimisme, n’est parfois qu’une forme distinguée du cabotinage : « ce n’est pas un simple hasard, si la manie du théâtre a pris un caractère épidémique à l’époque du romantisme ». Il y a ainsi dans l’histoire du romantisme deux parts très distinctes – le rêve et la réalité, la légende et les faits, la théorie et la pratique. Mme Ricarda Huch en a eu certainement l’intuition. Mais elle a résolument opté pour le rêve et la légende, laissant à d’autres la tâche plus ingrate, mais non inutile, de retrouver sous cette légende poétique la réalité historique et psychologique complète.

Il nous reste encore avant d’aborder les problèmes particuliers qu’a soulevés l’œuvre de Novalis – de passer rapidement en revue les jugements portés sur celle-ci par quelques représentants de la Critique étrangère.

[A suivre]



RICARDA HUCH

Régulièrement les hommes doués de fantaisie et artistes cultivent une aversion particulière pour les mathématiques, ils se félicitent d’une parfaite inaptitude dans ce domaine et sont fiers de cette prétendue lacune. Novalis était très loin de cette manière de voir, lui qui cherchait dans cette science spéciale les fondements d’une science universelle, et voyait dans chaque aspect régulier des choses le symbole de l’harmonie du tout. Il ne se bornait pas à étudier avec zèle les mathématiques, il les poétisait de

même que tout ce dont il s'occupait, les pénétrait de toute la chaleur et de toute la vie de son âme ; qu'on lise seulement l'hymne à la mathématique, ainsi pourrait-on appeler la suite de ses considérations sur cette science. Cet hymne débute par ces mots :

« La mathématique est une science authentique, parce qu'elle enferme des connaissances exactes, des produits de l'activité propre de l'esprit, parce qu'elle procède du génie méthodiquement. Elle est aussi un art, parce qu'elle a érigé en règle un procédé génial, parce qu'elle apprend à être un génie, parce qu'elle substitue à la nature la raison. »

Il hausse le ton en poursuivant :

« Mathématique est la vie des Dieux. »

« Tous les messagers des Dieux doivent être mathématiciens. »

« La pure mathématique est une religion. »

« On ne parvient à la mathématique que par la théophanie. »

« Les mathématiciens seuls sont des heureux. Le mathématicien sait tout. Il le pourrait, s'il ne le savait pas. »

Que Novalis se soit adonné aux Sciences de la nature avec une passion indubitable, cela est moins étonnant puisqu'elles étaient l'étude favorite à cette époque et que les autres romantiques les cultivèrent aussi avec plus ou moins de dilettantisme. Aujourd'hui on trouvera peut-être contraire à la science son zèle à entasser hypothèses sur hypothèses ; mais ses connaissances étaient suffisantes pour les savants de son époque, qui furent ses maîtres, et souvent elles excitèrent leur admiration. On doit aussi l'admirer au plus haut point de s'être distingué dans l'administration, dans la partie pratique de sa carrière. Just, qui devait l'introduire dans ses affaires, s'étonna grandement de les voir devenir si intéressantes et si vivantes entre les mains expertes du jeune penseur ; de voir l'horizon, à l'intérieur duquel il vivait, s'élargir ainsi à l'infini. Il avouait que son élève était en état de lui apprendre bien plus de choses et de bien plus importantes qu'il ne pouvait lui en enseigner.

Novalis définissait la philosophie comme un mal du pays, un désir de se trouver partout comme dans son lieu natal. Il était ce philosophe inné. Son penchant à traiter les choses en tâtonnant de cause en cause, comme s'il se laissait tomber d'échelon en échelon sur une échelle de corde, jusque dans leurs profondeurs, caractérise le véritable philosophe. Demeurer attaché à l'aspect extérieur des choses lui était tout à fait impossible. Tel un corps éthéré son esprit s'infiltrait partout dans le plus intime des choses. Philosophe, il l'était ainsi toujours, à chaque instant, de toutes ses forces, autant qu'il était homme ; jamais il n'eût été possible de le surprendre en train de défendre une théorie et d'adopter une conduite qui la

démentît. Sa philosophie était comme sa poésie sa vie même : enseignée par la vie, appliquée à la vie.

L'événement le plus important de sa biographie fut l'histoire de son amour pour Sophie von Kühn. « Tout objet aimé est le centre d'un paradis » ; et Novalis l'a éprouvé sur lui-même. Il avait fait de cette jeune fille de treize ans le centre de son monde, consciemment et intentionnellement. A tout ce que la terre peut offrir aux hommes, il aurait renoncé avec un sourire consentant et même malicieux, mais celle-ci lui était nécessaire, elle lui était le moyen indispensable pour atteindre la divinité, sans qui il ne pouvait exister. On a raconté beaucoup sur la précocité de Sophie et sur la puissance magique qu'elle a exercée ; Novalis lui-même a analysé et minutieusement décrit cette jeune fille inconstante, dont il était si fier. Mais que nous importe ! Tout cela ne pourrait-il pas s'appliquer aussi bien à cent autres jeunes filles ? Et elle aurait pu aussi bien avoir telles ou telles qualités ! Seul nous importe le fait qu'elle était à lui, et il y a bien plus à trouver en lui qu'en elle. Lorsqu'elle tomba malade, il est étrange de constater à quel point il s'abîma à la fois dans un désespoir bien humain et dans une profonde méditation ; il fut tout aussi absorbé par cet événement qu'il le domina de très haut. Non seulement sa foi dans le cours mélodique du monde et son instinctive confiance dans la vie l'empêchaient d'imaginer une douleur aussi intolérable qu'eût été la mort de l'aimée, mais il pensait encore le plus sérieusement du monde pouvoir l'éviter par la force de sa volonté, cette force magique qu'il croyait capable d'édifier et d'abolir des mondes, d'anéantir des montagnes. Il ne se doutait pas que c'était sa volonté à elle qui inconsciemment s'inclinait vers la mort. Cependant il supporta avec résignation une épreuve dont il n'avait pas cru un seul instant qu'elle pût lui être destinée : Sophie mourut.

Elle avait été l'astre autour de qui se mouvait un monde. On devrait s'attendre à ce qu'une nature aussi tendre, et destinée à une mort prématurée, trouvât en elle-même sa propre destruction. « Pour moi, le soir est arrivé », écrit-il trois jours après sa mort, « tandis que j'avais encore les yeux tournés vers l'aurore ». Il resta convaincu que sa vie s'était éteinte avec celle de Sophie. Mais il y avait une telle grâce dans sa nature, pénétrée de part en part par l'élément aérien de son esprit, que jamais il ne consentit à perdre conscience et à se courber sous le destin. Même lorsqu'il se sentit atteint au cœur et mortellement, sa tête demeura libre et toujours forte d'elle-même. « Solitaire comme ne le fut encore nul solitaire ; poussé par une angoisse indicible, inconsolable, seul avec la pensée de la détresse », il ne donna jamais à ses amis l'image du désespoir et du dénuement, mais sa plainte chaste et continue se perdit

aussitôt en une calme contemplation où il cherchait à découvrir le sens de son destin. Car son sentiment de vraie piété empêcha sa foi en un ordre céleste, relatif à chacun de nous, d'être durablement ébranlée. Sophie était morte le 19 mars 1797 ; le 28, Novalis écrivait à la femme de Just : « Assurément j'étais trop dépendant de cette vie – et un puissant correctif était nécessaire », et quelques semaines plus tard il lui apparaissait clairement que sa mort avait été un bienheureux hasard, un progrès étonnamment opportun. « Mon amour s'est transformé en flamme », écrit-il, « et cette flamme consume peu à peu tout ce qui est terrestre en moi. » Et plus loin : « Mes forces sont plus accrues que diminuées – il m'arrive souvent aujourd'hui de sentir l'heureux augure de cet événement. Je suis pleinement satisfait – la force qui élève au-dessus de la mort, je l'ai tout entière de nouveau acquise. Mon être a reçu une unité et une forme – un avenir germe déjà en moi. » Son esprit, qui aimait par-dessus tout ce qui est conséquent, se consolait de reconnaître une logique et une raison dans le cours de son destin qu'il pouvait s'expliquer. Selon lui, en perdant Sophie il achevait de se purifier et de se détacher de la vie.

Le jour de la mort de Sophie fut pour lui le début d'une ère nouvelle. Il résolut de ne pas lui survivre. On a vu dans cette décision une rêverie enfantine que l'on a cherché à excuser avec indulgence. Mais c'est le point de vue d'un jugement rapide et superficiel. Peut-on penser à quelque chose de plus sublime que de voir un homme, par un acte libre, et par une aspiration supra-terrestre, accorder à son esprit la force de se détacher peu à peu de la terre bien-aimée ? Il était à ce point possédé par l'idéalisme qu'il se risquait à élever son moi, l'immortel, jusqu'à cette liberté et cette immortalité suprêmes. Combien ce plan était infiniment plus hardi, plus noble et plus humain que la grossière mortification charnelle par laquelle les saints du Moyen-Age s'efforçaient de se détacher de la terre. Il était assurément très éloigné de haïr la beauté du monde, où il aurait souhaité de trouver une source inépuisable de bonheur. « La terre m'était si chère, écrivait-il à une amie quelques jours après la mort de Sophie, que je me réjouissais d'avance des scènes de bonheur qui étaient sur le point de m'arriver ». Il aimait le soleil, mais puisque la nuit inévitablement se ferme sur le jour et que la mort est le son de cloche de toute vie, il décida, dans un élan téméraire de son âme, d'aimer sans limite la nuit et la mort, aussi résolument qu'il trancha le nœud gordien du mystère du monde devant l'image de Saïs. « Et si nul mortel ne parvient, d'après cette inscription, à soulever le voile, c'est à nous de chercher à devenir immortels ». Il serait indigne de fuir la mort, et impossible de la mépriser – il ne reste qu'à l'unir à la vie par les efforts les plus

intenses, à la transformer en vie. Novalis désormais avec une compréhension nouvelle vit dans le Christ le triomphateur de la mort et l'adora ; le christianisme au sein duquel il avait été élevé, fut pour lui la religion essentielle qui triomphait de la mort, et représentait pour lui une conquête nouvelle. La philosophie lui disait que le moi est impérissable, en dépit du témoignage contraire de l'apparence sensible. La douleur aveugle et criante, que lui causait la perte d'un être cher, lui inspirait inconsciemment la même pensée et le persuadait que cette jeune âme ne devait pas, ne pouvait pas être morte, elle dont le perfectionnement lui apparaissait comme le couronnement suprême de son amour. L'engagement contracté avec elle n'était pas pour ce monde, disait-il lui-même ; elle ne devait parvenir à maturité ni sous cette forme, ni dans ces lieux, et, il en était convaincu, à lui non plus ce bonheur n'était pas accordé. Son âme, dans un battement d'aile las et nostalgique, aspirait vers les rivages sacrés, où il lui serait permis de reposer aux côtés de l'absente. C'est alors que prirent naissance en lui ces vers admirables :

Peu de temps encore
Et je serai délivré,
Et ivre je reposerai
Au plus profond de l'amour.

Je sens le flot
Rajeunisseur de la mort,
Parfum et éther
Deviens mon sang.
Tout le jour je vis
Plein de joie et de courage,
Et chaque nuit je meurs
Dans une ardeur sacrée.³

³ [Extraits du Quatrième des *Hymnes à la nuit*. La traduction d'Armel Guerne est la suivante :

« Dans quelques moments encore / Je serai délivré – / Ivre, je m'étendrai / Dans le sein de l'Amour. »

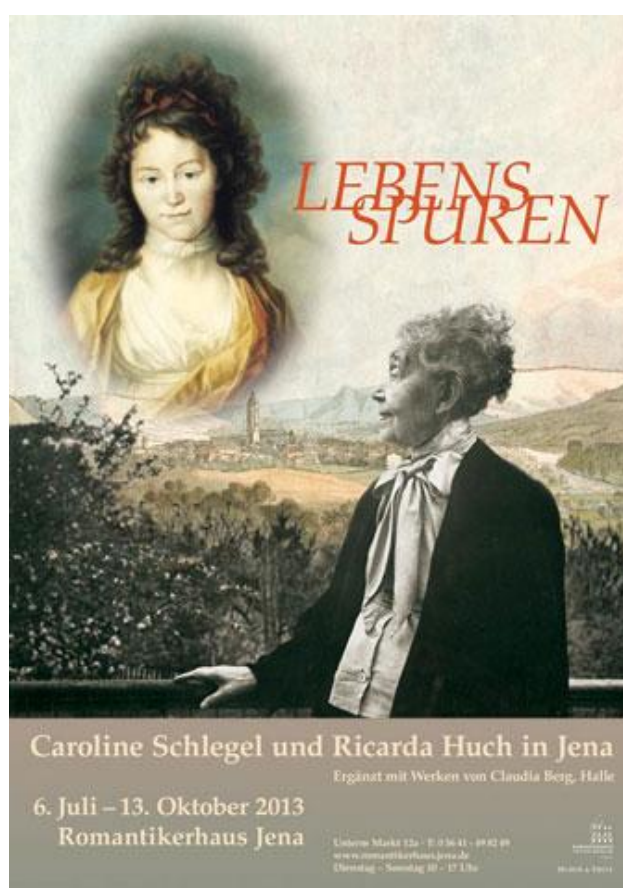
« Cette jouvence de la Mort, / Je la ressens déjà, / Tout mon sang se métamorphose / Baume et souffle éthéré. /

Vivant au long des jours je vais / plein de foi et d'ardeur ; / Avec les nuits je meurs / en un embrasement sacré. »

On comprend qu'il soit question dans le compte-rendu cité plus bas des « négligences » de la traduction : « Lorsqu'on écrira une *Physiologie du traducteur*, M. Babelon fournira un excellent exemple de traduction pointilliste, d'un travail qui va de phrase en phrase, de mot en mot, sans se soucier des contradictions qui surgissent et de l'incohérence du texte » !]

Il est au plus haut point caractéristique d'observer comment il opéra ce détachement intérieur et naturel d'avec la vie ; il ne songea point à renoncer pleinement aux hommes à leurs joies. Sans précisément les rechercher, il n'évitait pas sa famille ni ses amis, il se montrait toujours gai et sympathisant. Semblable à l'étranger jeté sur de lointains rivages, il participait avec une douce complaisance aux coutumes du pays, lui dont l'âme pas un instant ne perdait de vue la terre natale et bien aimée. Il ne manquait pas d'amis qui auraient volontiers allégé son deuil.

[À suivre]



Exposition à Jéna en 2013.

Une critique des *Romantiques allemands*, parue dans la *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, le 15 janvier 1933.

Depuis le livre de Mme Huch, paru en 1899, les savants allemands ont accumulé tant de définitions du romantisme que plus personne ne sait de quoi il s'agit et que le professeur Julius Petersen a pu terminer une critique de ces diverses théories par une malicieuse

formule où elles sont toutes contenues et se neutralisent au point de se détruire mutuellement. Et l'on en revient à Ricarda Huch. Non pas que son livre soit en tous points définitif ; mais il a le grand mérite d'être entièrement congénial à son sujet. Dans la très remarquable préface qu'il a écrite pour sa traduction, M. A. Babelon a montré avec beaucoup de perspicacité les affinités essentielles qui existent entre le romantisme et toute l'attitude personnelle de Mme R. Huch, Elle a écrit sur le romantisme un livre romantique, sans jamais se laisser tenter par ces constructions systématiques qui empêchent tant d'ouvrages plus récents de restituer la vie de cette époque tumultueuse et diverse. Personne n'a su faire vivre devant nos yeux Novalis, les Schlegel ou Caroline avec cette intensité, leur conférer cette « présence ». Et, surtout dans le chapitre « Apollon et Dionysos », qui me semble de tous le plus profond et le plus inattaquable, Mme Huch a montré avec une parfaite clarté que, si les romantiques sont bien les « inventeurs » de l'inconscient, ils se proposèrent toujours pour but de « transformer l'instinct en art, l'inconscient en savoir ». Elle a reconnu en eux cette profonde aspiration à l'unité et à l'harmonie, cet amour de la vie illuminé par la conscience de la mort, qui devaient être l'apanage de l'homme à venir, lorsque la magie poétique aurait instauré l'âge d'or ; elle insiste sur l'incessante tentative de synthèse entre le réel et le rêve, l'Esprit et la Nature, le moi séparé et l'âme universelle, tentative qui est justement le propre du romantisme allemand. Cet élément de volonté et de conquête, qui aboutit à une véritable création du monde par le poète, est ce qui distingue le romantisme germanique des romantismes latins. Du moins si l'on entend ceux-ci au sens courant et dans les limites de l'histoire des écoles littéraires. Car, si l'on voulait appliquer à la littérature française les définitions du romantisme qui ressortent du livre de Mme Huch, on s'apercevrait vite que nous avons aussi nos romantiques, qui ne sont ni Hugo, ni Lamartine, ni Michelet, mais bien Senancour, Balzac, Nodier, Nerval, Rimbaud et jusqu'aux surréalistes, – bref, tous ceux pour qui l'œuvre d'art est à la fois un instrument de salut personnel et de connaissance irrationnelle. Ceci apparaît particulièrement lorsqu'on lit l'excellent chapitre de Mme Huch, intitulé « Art symbolique ». Aussi est-il très heureux qu'on ait traduit ce livre, puisque nous n'avons pas en français d'ouvrages d'ensemble sur le romantisme allemand. Il a ses lacunes, et en particulier les pages sur l'ironie romantique n'atteignent pas au véritable problème. Parfois, il y a une certaine mollesse, un manque d'arrêt. Et peut-être, aujourd'hui, nous tiendrions-nous moins fidèlement aux limites de l'école romantique ; il nous semble étrange, par exemple, qu'un Jean-Paul soit laissé de côté. Mais, ceci dit, on sent à quel point Mme Huch saisit la véritable essence du romantisme, du seul fait qu'elle accorde partout la première place à Novalis.

Publication

Peer Kösling, *Die Familie der herrlichen Verbannten, Die Frühromantiker in Jena*, Jensig-Verlag, Iéna, s.d.

Une introduction au romantisme d'Iéna, dans un volume de moins de 100 pages, illustré de gravures d'époque et augmenté d'un plan pour visiter les lieux fréquentés par les différents protagonistes du premier romantisme allemand, dont Novalis.



Le jeune Novalis, connu en France par l'éloquente plume de M. de Montalembert appartenait à une famille noble qui habitait Weissenfels, petite ville près de Iéna. Il était intimement lié avec les frères Schlegel et avec Tieck. Les premiers travaux littéraires de Novalis se trouvent dans l'*Athenæum*, journal littéraire rédigé par les frères Schlegel. Les articles de Novalis se distinguent autant par l'esprit que par la sensibilité et par l'innocence d'un jeune cœur chrétien, parmi ses essais poétiques, des hymnes sacrés, respirant toute la ferveur et toute la tendresse d'une âme catholique, occupent la première place. Le monde est mort pour lui, il ne connaît rien que cet amour qui s'est sacrifié pour son salut. « Ah ! s'écrie-t-il, dans un moment de transport, que

la grande mer se change dans le sang et que les montagnes se convertissent dans la chair délicieuse de Jésus-Christ, pour nourrir et pour abreuver mon âme altérée ! »

Il s'adresse, avec toute la confiance d'un enfant, à cette tendre mère dont l'amour pour les hommes ne se ralentit jamais. Ce langage autrefois si familier aux oreilles catholiques d'Allemagne, était devenu étranger au protestantisme. Nos classiques n'en comprenaient rien, et n'y faisaient pas grande attention : c'étaient pour eux des rêveries puériles. Ils étaient occupés à recueillir des variantes pour les hymnes d'Homère, et Ilgen, savant philologue à Iéna, publia alors une nouvelle édition des hymnes homériques, dont les variantes constituaient la partie principale.

Mais le désir intime de Novalis fût bientôt exaucé : le ver rongea déjà cette jeune fleur. Il avait commencé un grand roman poétique et religieux, nommé Henri d'Ofterdingen, d'après le célèbre troubadour du moyen âge, le vainqueur aux luttes poétiques de la Wartbourg, lorsque la mort l'enleva avant même qu'il eût goûté les consolations de l'Eglise. Deux de ses frères, morts à présent tous les deux, embrassèrent plus tard la foi catholique.



Iéna aujourd'hui

La petite ville de Iéna, agréablement située aux bords de la Saale et entourée de hauteurs et de montagnes pittoresques, dont les plus hautes sont ornées de ruines d'anciens châteaux, est située à quatre lieues de Weimar. L'université, fondée dans cette ville par les ducs de Saxe, s'était déjà depuis longtemps fait remarquer par son esprit philosophique et libéral. C'est là que le philosophe Reinhold avait le premier essayé à formuler en système la philosophie de Kant. Plus tard Fichte y avait enseigné et avait inspiré à ses nombreux auditeurs son enthousiasme pour l'absolutisme et l'indépendance du Moi individuel. Il est vrai que Fichte, accusé d'athéisme par le consistoire protestant de Weimar

que présidait Herder, perdit sa place. Mais la lacune fut bientôt remplie. Le ministre d'état Goethe y appela Schelling, jeune philosophe, plein d'esprit et de talents. C'est à Iéna que Schelling commença à développer son panthéisme poétique qui touchait à l'ancien gnosticisme. Déjà, avant l'époque où Schelling commença à enseigner, Lessing, génie universel, avait manifesté sa sympathie pour la philosophie panthéistique de Spinoza. C'était, selon lui, le seul système complet de philosophie. Mais l'opinion de Lessing avait trouvé peu de partisans. La domination du panthéisme en Allemagne date du temps de Schelling.

Iéna n'a jamais été plus brillant que lorsque Fichte et après lui Schelling y enseignèrent ; c'était alors le rendez-vous des esprits les plus distingués de l'Allemagne. Il n'y a pas de doute que le voisinage de Weimar y contribuait beaucoup. Les deux frères Schlegel, les poètes Tieck, Gries et Hardenberg, ce dernier connu sous le nom adopté de Novalis, se trouvèrent alors réunis à Iéna. Schiller y donnait ses cours d'histoire plus spirituels que vrais, avant qu'il ne passât à Weimar pour diriger le théâtre du grand duc, de concert avec Goethe. Kotzebue, qui engourdit les médiocrités de l'Allemagne par ses drames, tableaux de la vie ordinaire, vivait alors également parmi les autres célébrités d'Iéna. De cette manière, Iéna et Weimar étaient à cette époque, les deux principaux foyers de lumière dans l'Allemagne protestante.

Schelling, les deux frères Schlegel, Tieck, Novalis et Gries vivaient dans une grande intimité et formaient une société qui parvint bientôt à dominer le goût et l'opinion publique en Allemagne. Les deux frères Schlegel étaient à la tête de cette société par l'universalité de leurs connaissances et par l'étendue de leur esprit. Ils étaient profondément versés dans les langues anciennes et modernes, dans toutes les littératures classiques et romantiques. Supérieurs à la plupart des savants allemands par leur érudition et par leur esprit, ils commencèrent bientôt à s'attaquer au goût médiocre du temps. Ils combattirent avec beaucoup d'esprit, et avec les armes du ridicule, les productions faibles du jour, les drames insipides de Kotzebue, l'égoïsme de la philosophie morale de Jacobi, les traductions littérales et l'on peut dire serviles de Voss. Leurs critiques et caractéristiques, qui plus tard ont été recueillies, les mettaient bientôt en guerre ouverte avec la plus grande partie de l'Allemagne savante.⁴

⁴ N. Moeller, « Coup d'œil sur le mouvement religieux et intellectuel en Allemagne », *Revue de Bruxelles*, avril 1839.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

Volume 2

- Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

Volume 3

- Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

Volume 4

- Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

Volume 5

- « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

Volume 6

- [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

Volume 7

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

Volume 8

- Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

Volume 9

- [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

Volume 10

- Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

Volume 11

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

Volume 12

- Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

Volume 13

- Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

Volume 14

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

Volume 15

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

Volume 16

- Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

Volume 17

- Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

Volume 18

- Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

Volume 19

- Tédor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

Volume 20

- Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

Volume 21

- Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

Volume 22

- Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

Volume 23

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

Volume 24

- Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

Volume 25

- Henri Blaze de Bury, « Novalis », in *Les écrivains modernes de l'Allemagne*, Paris, 1868.

Volume 26

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

Volume 27

- Victor Delbos, « Novalis et l'École romantique », in *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza*, Paris, 1893.

SOMMAIRE

Document biographique

- Albert Garreau, « Novalis », extrait de *La Fleur enchantée*, la Colombe, Paris, 1956.

Documents littéraires et témoignages

- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.
- « Novalis » par Ricarda Huch (suite), extrait des *Romantiques allemands* (1899), Grasset, 1933.

Publication

- Peer Kösling, *Die Frühromantiker in Jena*, Jensig-Verlag, Iéna, s.d.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2013